

Francesca croyait rêver : l'amour et la reconnaissance se confondaient dans son âme, et ses vives émotions se devinaient sur sa figure plus qu'elle ne les exprimait. Il n'y a pas de mots pour de pareilles impressions.

Quelquefois ses yeux s'attachaient sur Hermann, contemplaient avec ravissement cette figure noble et régulière, cette taille élancée et élégante dont tous les mouvemens étaient pleins de dignité et de grâce.

Et si la figure froide du jeune homme souriait en rencontrant les regards de Francesca, si la main qu'il lui tendait serrait doucement la sienne, alors des larmes s'échappaient de ses yeux, et sa bouche ne pouvait articuler une parole.

Un jour, Francesca agitée ne pouvait rester en place ; elle attendait avec une impatience inexprimable la visite accoutumée d'Hermann, puis elle courut au devant de lui dès qu'il arriva.

Il y avait presque de la folie dans sa joie !

— Hermann, cria-t-elle, je suis riche.

— Oh ! que le ciel est bon de m'avoir donné d'abord votre amour pour me faire sentir tout le prix de la fortune !

— Je suis riche et vous m'avez choisie pauvre ; je suis riche et ma fortune est pour vous ! Que je suis heureuse !

Hermann rougit et ne fit aucune question ; Mme de Mérimville expliqua qu'un vieil ami de toute la famille, le baron de Beauchamp avait imaginé, n'ayant aucun parent, de laisser à Francesca toute sa fortune, qui allait à quatre-vingt mille livres de rente.

Il était mort depuis huit jours dans sa terre en Provence.

— Je ne croyais pas que la fortune procurât tant de joie, disait la jeune fille.

Puis elle embrassait sa mère, serrait les mains d'Hermann et ajoutait :

— Voilà ce qui donne du prix à tout.

La pauvre mère avait rêvé dix-huit ans aux chances de bonheur possibles pour son enfant, et n'avait rien imaginé au dessus de ce qui s'offrait. Jeune, beau, d'une noble famille, Hermann avait encore cette réputation d'honneur acquise de droit dans la société de notre époque, avec les titres de propriétés et les contrats de rente, même quand l'honneur véritable est entré dans le prix dont on les a payés.

Je suis bien heureuse, disait Mme de Mérimville ; Francesca est bien heureuse, répétait chacune des personnes à qui elle fit part du mariage. Les amis le disaient tout haut avec joie ; les jeunes filles le disaient tout bas avec envie et Francesca le disait à demi-voix, les larmes aux yeux, le sourire du bonheur sur les lèvres et cachant dans les bras de sa mère la rougeur qui venait animer son gracieux visage.

Un mois après, on dansait chez Mme d'Herby en l'honneur du mariage de Francesca, sa petite-fille, avec M. le comte de Montigny : ils étaient mariés de la veille.

II.

— Oui, elle est bien heureuse, Francesca, disait avec un demi-soupir étouffé et terminé par un sourire une jeune fille qui ajustait devant un miroir une toilette de bal simple et élégante : une écharpe bleu de ciel, une robe de crêpe blanc, un bouquet de fleurs naturelles la composaient ; mais il y avait quelque chose de mieux encore : l'expression de la joie sur un joli visage de seize ans.

— Ma sœur a raison ; Francesca a toujours eu du bonheur, re-

prit une autre jeune personne, plus âgée de quelques années, et qui donnait aussi les derniers soins à une parure obsolument semblable à celle de sa sœur. Mais sa phrase, à elle, avait été commencée avec un sourire forcé qui s'effaça avant qu'elle l'eût finie, et que l'expression d'un sentiment pénible remplaça aussitôt.

— Conte moi donc cela ! s'écria vivement une troisième jeune fille aux cheveux noirs, aux couleurs vives, à l'air un peu décidé, qui venait d'arriver chez ses deux amies. Elle aussi était parée pour le bal ; mais une pelisse jetée sur ses épaules annonçait qu'elle venait du dehors ; on voyait sur sa figure expressive une double impatience : le bal l'attendait... Mais Éléonore avait dit : Francesca est mariée d'hier ! et une nouvelle curiosité s'était éveillée... Le bal eut tort pour un moment. Hortense, si pressée d'abord de voir terminer les toilettes, se dépitait maintenant de ne pouvoir distraire au moins une des deux sœurs de l'importante affaire de la parure. Elle s'adressa d'abord à l'aînée ; mais Louise ne répondit que par des monosyllabes insignifiants qu'elle laissait tomber avec un air d'indifférence : elle semblait absorbée par le soin de rattacher l'agrafe de sa ceinture. Éléonore était bien réellement si occupée d'un pli mal ajusté au corsage de sa robe, que ses réponses étaient sans suite et sans intérêt.

Alors Hortense, restée debout jusque-là, pour hâter le moment du départ et engager ses amies à ne pas prolonger des soins dont elle témoignait attendre impatiemment la fin, prit un grand parti : elle s'assit.

— Comment mariée ! et vous ne me dites rien ! Dans la lettre que j'ai reçue de toi la veille de mon départ de Toulouse, tu ne m'en parles seulement pas, Louise : et avant-hier, quand je suis venue vous embrasser à mon arrivée, vous ne m'avez pas dit : Francesca se marie demain !

Louise ne répondit pas.

Éléonore s'écria :

— Dans la joie de te revoir, je n'ai pas pensé à autre chose.

— Mais comment ?... avec qui ? répliqua vivement l'impatient Hortense, toute entière à la nouvelle importante. Alors Louise, qui venait d'achever sa toilette, s'assit près d'Hortense. La femme de chambre se retira, et Éléonore, quittant le miroir, se tint debout devant sa sœur et son amie.

Un sujet du plus haut intérêt allait se traiter : le mariage ! objet de toutes pensées des jeunes filles, et qu'on interdit sévèrement à leurs paroles : affaire de toute leur vie, dont on leur cache l'importance, dont on détourne leur attention, qu'on soustrait à leur examen comme ces marchandises douteuses qu'un habile débitant vous présente avec tant d'adresse qu'il en dissimule les défauts, les inconvéniens, le prix excessif, et qu'il vous les fait prendre en vous persuadant que la mode ne permet pas de s'en passer.

Il y eut un moment de silence, tant les pensées se pressaient confuses et insaisissables dans ces trois jolies têtes à ce mot mariage ! Mais les sensations qu'il faisait naître n'étaient pas semblables, car les expressions étaient différentes. Pour Éléonore, la plus jeune des trois, ce mot n'apportait que des idées joyeuses : des bals, des parures, des plaisirs, voilà tout ce qu'il présentait. Éléonore se réjouissait du bonheur de Francesca, le voyait sans envie, savait qu'un jour elle aussi se marierait. Cependant comme ces pensées-là s'offraient à son esprit la première fois, sa curiosité tenait à l'étonnement, et sa figure naïve, qui exprimait l'une et l'autre, les laissait voir franchement. Elle disait :

— L'instant viendra où l'on s'occupera de moi aussi ; on me fêtera, on m'appellera madame.

Mais ce moment était éloigné, cette espérance vague, et Éléo-